Ligne 2 - Direction SIMONIS

Gébé - Décembre 2019

Ligne 2 – Direction SIMONIS

Avec son mètre soixante-deux, sa coupe à la garçonne et sa frimousse renfrognée, Solène n'avait pas vocation à se trouver au centre d'un récit comme celui qui va suivre : elle était trop ordinaire, trop quelconque. Ses amis la surnommaient *Solo*, peut-être parce qu'en réalité, elle avait peu d'amis, tout juste quelques anciens copains d'école vis-à-vis desquels elle conservait depuis toujours une distance prudente.

Il est vrai que sa scolarité fut un peu comparable à une randonnée accomplie aux côtés de marcheurs bien plus aguerris qu'elle. Durant des années, elle s'était efforcée d'avancer sur le chemin, mais devait constater qu'elle se ferait finalement larguer par des condisciples tous bien plus brillants qu'elle. À force, elle avait fini par considérer comme naturel le fait de les voir passer dans la classe supérieure quand elle-même se voyait imposer un round de plus, une année de plus pour obtenir un petit rien de plus, mais franchir enfin le seuil de la classe suivante.
Ainsi, à l'âge de 18 ans, elle en était encore à user ses culottes, ses jupes ou ses espoirs d'un monde meilleur sur les bancs d'une école en classe de quatrième.

Ça, c'était hier! Aujourd'hui, elle n'est plus qu'à quelques navettes de bus ou de métro de ses vingt ans. Alors, ce petit logement social qu'elle partage avec sa mère à Watermael-Boitsfort fait figure d'étouffoir. Elle rêve d'air frais, elle rêve du droit à ne pas ranger sa veste au porte-manteaux en rentrant au logis, du droit à rentrer tard quand elle se sent le cœur léger et flâne sous la pleine lune et surtout, du droit d'être autre chose que la suite inexorable de la vie de sa mère.
Bref, elle rêve de ce dont nous avons tous rêvé un jour où l'autre : commencer sa vie,
la commencer vraiment !

C'est ainsi qu'un matin, sortant du bus 71 à la Porte de Namur et sans trop savoir où aller, Solène s'est laissée aspirer par l'escalier mécanique de la station. Face au choix entre deux directions, elle a opté pour la Ligne 2 - direction SIMONIS.

Elle a pris le métro, ce transport en commun rempli de gens communs et souvent solitaires qui l'emmenait ce jour-là vers un nouveau destin.

Appartement à louer
Quartier basilique (proximité métro)
cuisine/living, 1 chambre, SdB/wc,
Chauffage central
630 €/ mois + charges

C'est le trente-deuxième appartement visité . C'est au quatrième étage (sans ascenseur) et sous toiture, mais c'est correct et pas trop cher : je prends !

***

(trois mois de recherche intensive)

Offre d'emploi – Aide ménagère
CDD (1 an) temps plein, travail en journée
Ni diplôme ni expérience exigés
certificat de bonne vie et mœurs.
Adresser candidature ...

C'est pour faire le ménage chez des vieux et chez des *pas comme tout le monde* : pas super sexy comme boulot, mais il ne faut pas de diplôme (et c'est un vrai contrat, pas comme dans l'horeca et dans le nettoyage où ils n'engagent qu'au noir ...

Il me faut du boulot : je prends !

Lundi 6h45 Solène se lève et se met en mouvement : toilette, habillage et petit déjeuner se succèdent et se bouclent en moins de 20 minutes. Elle file tout droit vers la station de métro qui se trouve à six pas de son appartement, s'engouffre dans la dernière rame du convoi, s'assoit sur le premier siège qui se présente à elle et songe au programme qui l'attend aujourd'hui : passer au bureau du S.A.D (Service des Aides à Domicile) pour prendre connaissance des consignes et du planning de la semaine, établir sa tournée et ses itinéraires pour se rendre chez les clients puis démarrer sur les chapeaux de roues et engager les grandes manœuvres ...

Le temps est mi-figue, mi-raisin, c'est le temps qu'elle préfère pour aller au boulot : ni maussade à vous fiche le cafard, ni trop beau à vous coller la flemme. Sa première cliente de la journée c'est Germaine, une dame toute fluette qui ne doit guère afficher plus de 45 kilos pesés nus sur la balance. Elle a flanché côté *col du fémur* comme un cycliste peut flancher au col du mont Ventoux, mais elle pratique néanmoins chaque jour avec courage quelques minutes de home-trainer. Germaine s'adresse toujours à Solène avec une extrême gentillesse, elle ponctue d'un *s'il vous plait, mademoiselle* chacune de ses requêtes et s'enquiert constamment que la tâche demandée ne soit pas exagérément éprouvante. Des clientes comme Germaine, Solène en voudrait volontiers quinze à la douzaine. Hélas, dans ce métier c'est loin d'être le cas. Une fois le linge repassé, plié et rangé , le sol de la cuisine est nettoyé d'un p'tit coup de torchon [(1)], l'aspirateur est passé sur le tapis de la chambre à coucher et sur celui qui garnit les escaliers : la demi-heure tarifée à quatre euros cinquante est déjà écoulée. Solène embrasse Germaine qui lui file une gaufrette de sa fabrication qu'elle ne dégustera que plus tard : on l'attend chez le client suivant.

Re-bus et re-métro : Elle file chez Lorenzo , un homme un peu radin qui ne veut pas accepter ni payer plus d'une visite par mois, mais qui attend de vous des miracles. Chez lui, la vaisselle s'entasse dans l'évier, sur l'appui de fenêtre, sur la table du salon, sur le sol de la cuisine ... Il y en a partout, grasse, collante, malodorante : il faut la nettoyer avant de s'attaquer au linge dont l'état est si peu ragoutant qu'il impose de regarder ailleurs au moment de l'enfourner dans la machine à lessiver. L'homme se prétend ancien mineur et atteint d'une maladie du cœur. Solène se dit intérieurement qu'il manque effectivement de cœur, mais n'oserait pas incriminer la carrière du lascar pour justifier du fait. Soit, pas le temps de philosopher, il faut s'occuper des poubelles qui elles aussi s'accumulent depuis quatre semaines comme la litière des chats qu'il n'a pas pris la peine de renouveler lui-même bien qu'il en soit capable. Ensuite, balayer le séjour, récurer la cuisine à grands jets d'huile de bras franchement indispensables pour combattre la crasse avant de remplacer l'ampoule sur le palier du premier, de mettre une réserve de papier dans les w.c. dont l'état ne peut être rapporté ici sous peine de provoquer un malaise chez le lecteur et enfin, lui rappeler de payer la facture des trois mois précédents avant de s'en aller chez le client suivant ...

[(1)] *En Belgique francophone, « Torchon » est le terme usuel pour désigner une serpillière.*

10h05 Chez Victor et Angèle : un couple de gens charmants, mais totalement impotents. Mais, pas question de leur parler de home : *des maisons pour les vieux*, comme ils disent. Ils veulent rester chez eux jusqu'à l'heure du grand départ qu'il rêvent de faire ensemble.

Ici, en plus des tâches ménagères ordinaires, Solène doit bien souvent en exécuter d'autres qui dépassent largement le cadre de ses missions : aider Angèle à finir sa toilette et changer de tenue. Avec Victor, renouveler le pansement sur son orteil blessé. Ensuite, déplacer la commode du salon devenue trop haute pour accueillir la nouvelle TV qu'ils viennent d'acquérir, rafistoler le store du living, etc. Mais, ils sont d'une telle gentillesse que Solène ne leur refuse rien sauf la tasse de café qu'ils lui proposent à la fin de chaque visite (pas le temps de faire des pauses pipi en cours de route, alors ...).
Au moment de partir, Angèle lui glisse discrètement un petit billet dans la main en ajoutant *vous l'avez bien mérité !* alors que Victor qui a tout vu marque son approbation d'un clin d'œil et montre le pouce en l'air. Bien plus qu'un pourboire à cinq balles, c'est la gratitude que lui montrent ces gens simples qui touche Solène et lui donne l'énergie nécessaire pour filer chez le client suivant.

10h38 (elle a trainé un peu chez Angèle et Victor) Solène court et attrape le tram 3 qu'elle emprunte jusqu'à l'arrêt THOMAS d'où elle marche à grands pas vers le quartier Gaucheret. Il est près de 11h15 à son arrivée chez madame Wivine. Madame a 93 ans et pèse 90 kilos (où peut-être l'inverse). Elle est toujours parée d'un large châle auquel s'accroche constamment sa main gauche tandis que de la main droite, elle tripote élégamment un long porte-cigarette en bois d'ébène qui n'a sans doute jamais osé goûter à l'odeur du tabac. Le rouge à lèvres aussi voyant qu'un feu antibrouillard, les cheveux qui semblent permanentés à la résine de polyester et le fond de teint appliqué à la palette de plafonneur, Madame prend des airs de Marquise qui contrastent étonnamment avec les conditions modestes dans lesquelles elle vit. Elle insiste pour qu'on l'appelle *Madame,* mais n'a pas d'exigences démesurées quant au travail à accomplir. Ce qui chez elle, rend l'intervention éprouvante, ce ne sont pas tant les tâches à y exécuter que le fait de devoir supporter pendant une heure entière le flot de vocalises qu'elle déverse à tout va : de *Carmen* à *la Traviata* en passant par *le temps des cerises* balancé par une voix chevrotante qui libère des sons aigus comme un arc ses flèches ... ça justifierait franchement l'octroi d'un bonus pour cause de pénibilité !

Il est 12h22 Elle achève sa dernière mission de la matinée et franchit la porte de l'immeuble. Vingt-trois minutes la sépare de la mission suivante : juste le temps de faire une pause ...

Assise sur un des rares bancs encore intacts au petit parc Gaucheret, elle délaisse son casse-croûte et préfère digérer une matinée déjà bien lourde tout en sachant fort bien que le plus dur l'attend. Ce qui l'attend, elle affrontera avec courage : c'est elle qui l'a choisi. Elle assumera toutes ses missions avec la même détermination, du lundi au vendredi, sans rechigner, car après tout, c'est le prix de son émancipation.

Le temps est doux, son esprit vagabonde vers le prochain week-end et ces moments magiques où les aiguilles de l'horloge paraissent bien moins pressées que durant la semaine.

12h45 Reprise du marathon ; direction Gare du Nord > arrêt Rogier > correspondance métro pour Art Loi > 300 mètres à pied jusqu'à la rue Joseph II et arrivée à 12h59 devant l'une des dernières maisons de maître qui subsiste au milieu des immeubles de bureaux qui se dressent partout arrogants et sans âme. Les collègues l'ont prévenue : Firmin de Calbet est un vieil aristocrate veuf ou divorcé aux mains un tantinet baladeuses. C'est un homme du style *qui peut peu, mais qui voudrait beaucoup* et qui est assez prompt à vous tâter les rondeurs. Vu l'état très soigné de son appartement, Solène ne voit guère en quoi elle lui est nécessaire si ce n'est pour ranger toutes les revues pornographiques qu'il laisse trainer partout et sans gêne. Peut-être pour épousseter les bibelots accumulés sur les rayonnages de ses bibliothèques, c'est pratiquement la seule autre tâche que réclament les lieux. Qu'importe, il paye ses factures tous les premiers du mois et glisse un petit pourboire tous les quatre lundis.

Solène quitte le triste pantin et les lieux partagée entre un sentiment de pitié et un autre de mépris : pitié pour c'est homme coincé entre la rigueur du nom au petit *de* dont il a hérité et l'étroitesse de sa vie solitaire, mépris pour celui qui semble croire ou espérer que la vue des images douteuses de ses revues cochonnes suscite chez une fille de vingt ans l'envie de lui concéder une faveur !

Elle se laisse descendre vers la station MAELBEEK en marmonnant tout bas : *mais quel con, ce mec, quel con !*

Pour cette jeune femme qui n'a connu jusqu'ici qu'une timide amourette, supporter un *Firmin* et son obscénité toute enrubannée d'une noblesse déchue lui est bien plus pénible que de récurer des sols, astiquer des fourneaux, se mettre à genoux pour décoller la crasse et tenter d'ignorer les odeurs d'urine (ou pire) qui planent si souvent chez les gens visités.

Mais quel con, ce mec, quel con !

Déjà 13h55 Pas le temps de flâner, car Yvonne l'attend pour faire le ménage dans la chambre de son fils. Atteint d'épilepsie sévère, il enchaine en continu les crises, les chutes et

les incontinences. Âgée de 82 ans sa mère est incapable de le relever chaque fois qu'il est tombé, mais Yvonne s'obstine néanmoins à écarter toute idée de placement dans une institution qui soit mieux adaptée à son état. Ici, Solène vient deux fois par semaine et ce n'est pas un luxe !

14h00 Solène quitte Yvonne et son fils pour aller à l'assaut des deux dernières missions du jour. Elle fatigue un peu, mais l'idée du retour dans son petit *chez soi* lui donne le courage nécessaire pour affronter cette dernière ligne droite : encore quelques coups de serpillières, quelques salles de bains à récurer, quelques poubelles à sortir et la journée sera faite.
Elles sait déjà que ces deux derniers clients seront en quelque sorte un *mixte* des clients précédents avec un peu d'odeurs de vieux, un peu de gentillesse, beaucoup de solitude ...

La journée de travail s'achève. Demain, il y aura d'autres clients, d'autres missions, d'autres situations glauques, mais demain, c'est demain.

Il est 16h45 quand Solène rejoint la station de la PORTE de NAMUR avec le sentiment du devoir accompli. Le temps est devenu moins *figue* et nettement plus *raisin* et dans sa tête aussi, c'est plutôt l'éclaircie : elle va retrouver SON métro, celui de la ligne 2 - direction SIMONIS. Ce métro-là, ça fait maintenant plus de huit mois qu'elle le prend chaque jour pour retourner chez elle alors, c'est un peu SON métro, celui de son émancipation, de son indépendance.
Quand elle tire sa carte de transport de sa poche pour accéder à la rame, elle pétille, elle rayonne, court et fond littéralement lui, SON métro. Elle s'installe en balayant du regard l'ensemble du wagon comme pour bien s'assurer que tout est y en ordre au moment du départ et *vogue Simone :* direction SIMONIS.

Arrivée là, il ne lui reste plus qu'à parcourir que les six pas qui la séparent de la rue de Normandie. Le trajet en métro l'a relaxée, déstressée, débarrassée des moments les plus ingrats de la journée : elle peut marcher légère, détendue, avancer *adagio non troppo* et composer mentalement la liste des quelques achats qu'elle fera chez l'épicier sur le chemin du retour.

Il sera 17h52 quand elle introduira la clé dans la serrure de la porte du petit appartement qu'elle s'était dégoté au n° 9 de la rue de Normandie (à deux pas de la basilique de Koekelberg). Le programme de la soirée est déjà tout trouvé : repas léger, douche désodorisante, coup de téléphone à sa mère suivi de pyjama et télé avant un gros dodo.

Mardi matin

La rengaine est connue, pareille que la veille : se rendre au boulot dans des lieux parfois *mi-logement – mi-dépotoir*, ranger, nettoyer, frotter, récurer chez des clients attachants, des grincheux, des durs d'oreille, mais pas que ...

Ce matin Solène se rend chez Alphonsine, rue Haute (à deux pas de la PORTE de HAL) et Alphonsine, elle vous baigne du soleil de l'Afrique dès les premières heures de la journée : Cette *mamma* Ivoirienne ronde comme une boule de l'Atomium vous accueille avec son énorme sourire suivi d'une chaleureuse embrassade et dit d'emblée *moi, faut pas m'appeler « madame » mais « Doudou », c'est plus sympa !*

Renversée par un chauffard et sévèrement blessée, elle a dû subir de multiples opérations dont elle tente de se remettre ... tout doucement. Elle fait appel au S.A.D. pour l'aider durant sa convalescence, car assumer les tâches ménagères quand on a deux béquilles et quatre mioches dans les pieds, c'est *galère* surtout quand on est seule. Leur père ? *il doit s'occuper de ses autres bureaux quelque part en Afrique* (càd qu'il court ses maîtresses) dit Alphonsine en riant. Elle ajoute : *un jour, il reviendra avec une tête comme celui-là !* et montre de l'index un masque accroché sur un mur. *C'est un masque Pende, un masque funéraire* dit-elle avant de compléter *à force de courir les filles il reviendra avec une figure comme celle-là !* et conclut *Ah ! mais que veux-tu, ma petite, en Afrique, les hommes c'est comme ça !*
Solène l'écoute tout en s'efforçant d'exécuter son travail, mais ce n'est pas facile, car Alphonsine l'interpelle constamment : *oublie ton balai et viens boire le thé au gingembre que je t'ai préparé* suivi un peu plus tard de *viens t'asseoir cinq minutes et gouter mon tapalapa* (pain d'Afrique de l'ouest) *tout chaud sorti du four* ! Au bout d'une demi-heure, elle sort sa phrase rituelle : *viens là faire une pause, à bosser comme ça tu vas te faire la misère avant de faire la joie, ma petite !*

Ainsi, Solène a eu droit durant cette mission à des cours de proverbes africains, de musique africaine, de cuisine africaine, de culture africaine et de danses africaines, le tout dans une incomparable bonne humeur. Enfin, au moment où la porte va se refermer derrière elle, Solène l'entend dire : *dès que je suis rétablie, je t'emmène à Matongé [(1)]... j'vais t'apprendre à faire la cuisine, moi : le poulet kedjenou, le sokossoko, le placali sauce gambo, et tous les plats de chez nous, tu verras !*

Décidément, on ne peut pas l'arrêter, la *Doudou* ...

(1) *Matongé est le quartier congolais de Bruxelles*

Il est temps de filer à la rue du Miroir et de s'occuper de la cliente suivante : Adeline et son petit chien *Pastille*, un adorable petit *Zinneke* [(1)] (mi fox terrier ... mi père inconnu). Chez elle, le rythme sera plus soutenu, car Adeline ne demande qu'une demi-heure de prestation, mais ne vous laisse pas le temps de souffler une minute. Il faut dire qu'avec une modeste pension, il s'agit de compter. Mais, elle est si gentille ...

Solène enchaine les déplacements, les transports en commun, les missions, les nettoyages comme un poivrot enchaine les verres attablé au bistrot : sitôt l'un terminé, on passe au suivant sans trop y réfléchir. Elle n'a pas vu le temps passer et il est l'heure de rejoindre une station et de prendre ce métro qu'elle affectionne : ligne 2 – Direction SIMONIS après un changement à la station ROGIER.

La station ROGIER [(2)] est très fréquentée à cette heure : les gens y courent, s'y croisent, se bousculent, s'ignorent, s'agitent dans tous les sens comme une ruche s'agite au moment du départ d'un essaim et Solène n'aime pas beaucoup toute cette effervescence. Elle ne veut pas s'y attarder et trace son chemin parmi la foule quand un air d'accordéon lui parvient aux oreilles. Pas un air de bal musette ou de musique tsigane, mais du jazz. Un jazz moderne et coloré qui se répand dans les couloirs comme une marée montante, qui supplante progressivement le charivari de la station sans qu'on ne puisse discerner clairement d'où il provient. D'accords pleins en notes déliées, la musique s'élève vers les plafonds austères et, comme dans une pluie légère ou une averse de neige, les harmoniques retombent en pluie ou en flocons : c'est superbe !

Quand elle parvient enfin à l'escalator qui la mènera au quai, elle voit le musicien en contrebas, assis et de dos : il semble grand, très grand, mais se tient complètement replié sur son accordéon. Il l'enveloppe, le protège et parfois le déploie largement pour donner plus encore. Ses longs cheveux couleur ficelle de chanvre lui masquent le visage et dans les rares moments où il relève la tête, on peut apercevoir ses yeux. De beaux yeux clairs ...

Elle sort une pièce de monnaie d'une poche et la dépose délicatement aux pieds du musicien avant de s'engouffrer dans un wagon de la rame qui vient d'ouvrir ses portes.

Aujourd'hui, la ligne 2 – (direction SIMONIS) a le cœur à la fête !

(1) *Zinneke : expression typiquement bruxelloise qu'on peut traduire ici par « métis » ou « mélangé »*

(2) *ROGIER est à la fois le nom d'une place, d'une station de métro et d'un quartier de la ville. C'est le lieu où se croisent de nombreux axes de communications et constitue le point d'accès le plus fréquenté aux commerces du centre.*

Et mercredi, jeudi ...

Le temps passe et les jours se ressemblent. Chacun est un peu comme la veille et la veille comme le lendemain : une sorte de rengaine à la fois monotone et rassurante. Un train-train qui, précisément parce qu'il est train-train, nous mène comme un métro sur ses rails et sans avoir à se poser trop de questions.

Néanmoins, au gré du temps qui passe, elle ponctue ses semaines :

- Mercredi après le boulot, c'est au marché de Berchem Sainte Agathe
- Jeudi, passage par la place Ste Catherine suivi d'un verre à une terrasse de la place St Gery (quand le temps le permet).
- Vendredi, concert de jazz à Ixelles (sauf une fois par mois ou elle passe la soirée chez sa mère)
- Dimanche matin, elle traine souvent aux puces de la place du jeu de Balle, au cœur du quartier des Marolles.

Petit à petit, elle construit sa vie, s'épanouit. Même pour ce qui est du boulot, elle parvient à glisser un peu de fantaisie. Elle use d'astuces et de ficelles pour sublimer un peu des journées parfois bien sordides.
Ainsi, pour se donner du cœur au ventre, elle a pris l'habitude de scénographier ses journées et de leur donner un nom. La journée du jeudi est dite sa journée *formelle,* car elle ne voit que des vieux vraiment très vieux. Le mardi est la journée *Pairi Daiza* pour son côté *parc animalier* avec Adeline et son chien *Pastille*, monsieur René et ses agapornis, madame Planchet et sa phobie des araignées, et bien sûr, Doudou pour l'exotisme !

De ses clients pénibles, elle déforme le nom ou use de quolibets pour s'y substituer: Firmin en anagramme devient *infirme*, madame Wivine devient *la limogée de la Scala de Milan* alors que Lorenzo, toujours fatigué, est surnommé le *petit las mineur*.

Autant de petites stratégies qui l'aident à se délester des moments les plus lourds de ses journées de boulot et a mieux profiter de ses soirées.

Nous sommes au mois de juin où les soirées sont souvent belles et plus encore avec un air d'accordéon ...

Il vaut bien un détour

Comme tous les lundis, elle est passée au S.A.D. pour prendre connaissance des consignes et du planning de la semaine et organiser ses trajets. Il n'y a rien de bien neuf sauf la consigne de bien vérifier que les clients s'hydratent suffisamment en ces jours de grandes chaleurs.
Pour ce qui est des trajets, au risque de se compliquer un peu la tâche, Solène étudie avec soin toutes les possibilités de faire passer ses déplacements par la station ROGIER : qui sait, peut-être ...

Tel un soufflet d'accordéon, ses trajets s'allongent parfois alors que ses temps de pauses se resserrent et que rien ne l'assure de croiser le musicien. Ni lundi, ni mardi, ni mercredi ne seront au son de l'*orgue du pauvre* qui la nourrit cependant d'une musique bien riche.

Jeudi, en espérant l'y revoir, mais sans trop y croire, elle repasse par ce même couloir encombré qu'elle avait emprunté la semaine précédente. L'affluence y est encore plus importante, le vacarme aussi.
Partagée entre l'envie de fuir l'agitation et celle d'entendre encore l'artiste aux beaux yeux clairs, elle tourne la tête à gauche et à droite, essaie de tendre l'oreille et voit enfin sa patience récompensée : il est là, quelque part dans la station, elle l'entend !
Le contraste est énorme entre l'agitation frénétique du lieu et la délicate légèreté des sons et des phrases qui s'échappent de l'instrument. Un gouffre sépare la cohue du charme tranquille de l'artiste aux cheveux couleur de corde qui poursuit impassiblement son œuvre.

Aujourd'hui, pas question de se précipiter dans la première rame venue : elle s'installe sur un des bancs du quai légèrement en retrait, et l'écoute sans se soucier du temps qui passe. Les morceaux se succèdent, tantôt lents, tantôt vifs, toujours teintés de ces accents *jazzy.* Solène est totalement enveloppée de musique, nourrie de musique, caressée de musique à en oublier tout le reste : les métro qui défilent, les gens qui se bousculent et l'odeur de l'endroit. Elle a fermé les yeux pour être plus encore plongée dans la musique quand elle remarque que le son se rapproche. Elle ouvre les yeux et voit l'artiste entouré de deux gardes qui l'escortent vers les locaux du service de sécurité. Lui continue à jouer et, passant devant elle, lui adresse un regard tendre, comme pour la remercier de ce moment passé ensemble dans les entrailles du métro.

Elle n'a pas osé questionner les agents et encore moins s'interposer. Elle est restée coite durant de longues minutes, les yeux tournés vers le sol à regarder dans le vide ou dans rien : le moment est cruel !

D'un soupir accompagnant le geste, elle se lève, mais, avant d'engager le premier pas, elle aperçoit un morceau de papier vers lequel elle se penche : il y est écrit *merci !* signé *Sveta.*
En passant devant elle, il l'a laissé tomber à ses pieds.

Ainsi donc, elle apprend que l'homme aux beaux yeux clairs s'appelle Sveta et qu'en plus, il a tenu à le lui faire savoir. Elle, Solène, une fille plutôt quelconque, a retenu l'attention de l'artiste.
Elle a le cœur chaviré, les idées chamboulées et son cerveau qui semble sorti tout droit du tambour d'une essoreuse et qui brinquebale ses pensées en tous sens : *il m'a remarqué ? - Pourquoi l'ont-ils emmené ? - Le reverrai-je encore ? – Il a joué pour moi ! – mais, qu'est-ce qu'on lui veut, qu'est-ce qu'on lui reproche ? – la ville serait-elle sourde et hermétique à la poésie ?*

Perdue dans ses pensées, elle ne remarque même pas qu'elle a pris le métro, qu'elle en est descendue à SIMONIS et qu'elle trotte déjà depuis quelques minutes vers la rue de Normandie. Ce soir, son petit appartement à un goût de cafard.

Au JT de 19h30 (celui de la RTBF, la seule station qu'elle peut capter à l'aide d'une petite antenne intérieure) elle entend qu'un réseau de traite de êtres humains vient d'être démantelé à Bruxelles. Ce n'est qu'un fait divers parmi tant d'autres : elle éteint le téléviseur et cuve sa peine en écoutant le *Voyage de Sahar* (un disque de Anouar Brahem).
Demain après le boulot, elle ira chez sa mère ...

***

Un samedi insipide puis un dimanche aux puces

Samedi, n'en parlons plus. Aujourd'hui c'est dimanche et elle se rend à la place du Jeu de Balle où se tient le marché aux puces. Elle y flâne et parcourt les allées sans regarder vraiment quand elle entend le son d'un accordéon. Rien à voir ou plutôt à entendre d'avec ce que jouait Sveta, mais, qu'importe, elle s'en rapproche un peu. C'est en face de la place où se tient la brocante, au bas de la rue des Renards qu'est assis un accordéoniste sans doute originaire de Roumanie qui joue de la musique tzigane. Espère-t-elle dissoudre sa mélancolie au son de ces airs-là ?

Près d'une demi-heure s'écoule et elle reste plantée là à regarder, à écouter. Alors que l'accordéoniste cède sa place à d'autres musiciens qui le relayent (d'autres Roumains, sans doute) l'homme fait signe à Solène et l'invite à s'asseoir à sa table. Il a bien remarqué l'attention particulière qu'elle lui portait autant que ses yeux éteints, tout rempli de tristesse. Elle n'hésite qu'un instant puis accepte et l'interroge immédiatement *connaissez-vous un accordéoniste grand et bond qui joue du jazz dans le métro ?* L'homme détourne légèrement la tête et tout en interpellant le garçon qui sert en terrasse, lui dit *je vous offre un verre, que buvez-vous ?* Elle comprend immédiatement qu'il réclame au moins le temps d'un verre pour savoir à qui il a à faire et répondre à ses questions.

Elle accepte l'offre, *se sera une eau minérale, merci !* Et le dialogue s'engage :

Elle : *je l'ai entendu jouer en ville, mais des flics l'ont emmené ... je ne sais où ! Tout ce que je sais, c'est son prénom !*

Lui : *Et c'est quoi, ce prénom ?*

Elle : *Sveta*

Lui : *Sveta, en russe, ça veut dire la lumière ... alors ils ne vont pas le mettre à l'ombre dit notre homme en partant dans un petit fou rire.*

Elle : *Mais, vous le connaissez, vous voyez de qui je parle ?*

Lui : *Hem, je ne suis pas sûr ... je crois que c'est un de ceux de la filière Russe ...*

Elle : *La filière Russe, mais qu'est-ce que ça signifie ?*

Lui : *Bah ! c'est la vie ... ils devaient travailler pour ramener de l'argent au chef de la filière, dit-il avant d'avaler une lampée généreuse de sa bière brune qui lui souille les moustaches d'une mousse brunâtre. Puis, plus posément, il explique : vous n'avez pas entendu ? On en a parlé à la télé, la police a arrêté tous les membres d'un groupe mafieux qui exploitaient des jeunes sans papiers issus de pays de l'Est. Onze personnes arrêtées, trois expulsées et les jeunes exploités ... je ne sais pas ... certains sont peut-être déjà repartis !?*

Elle : *Merde ! et dire que j'ai coupé la télé quand on en parlait !*
Croyez-vous que je puisse le retrouver ?

Lui : *Ah ! je vois, mademoiselle est amoureuse !*

Elle : *S'il vous plait, soyez gentil, dites-moi ?*

Lui : *Si tu demandes aux flics, peut-être. D'habitude, j'aime pas leur parler, mais dans ce cas, je crois qu'ils pourront répondre à tes questions !*

Merci pour le verre, merci pour l'info et merci pour la musique dit Solène en glissant une pièce de monnaie dans la poche du gilet de l'artiste. Et la voici partie pour le commissariat de la rue du Charbon. Prise entre l'impatience d'apprendre quelque chose d'utile et l'angoisse d'y recevoir une mauvaise nouvelle, elle marche d'un pas pressé, le menton bas et les mains moites.

Évidemment, comme on pouvait s'y attendre, personne n'est en mesure de répondre à sa demande : revenez lundi avant 16h30 lui dit-on.

Lundi

C'est le jour de Germaine, de Lorenzo, de Victor et Angèle, de madame Wivine et de l'Infirm' (enfin, de Firmin) sans oublier Yvonne et son fils : être de retour au commissariat avant 16h30 ne sera pas possible.

Elle exécute toutes ses besognes de façon mécanique, elle a l'esprit ailleurs. Les clients s'en rendent compte et questionnent : *êtes-vous malade ? Vous avez des problèmes ? quelque chose ne va pas ?*

Firmin, lui, aborde le sujet sur un tout autre ton (plus en phase avec son petit *de*) : mademoiselle, vous êtes profondément contrariée et ça se voit. Puis-je vous être utile en quelque manière ?

Firmin (ce con) est bien la dernière personne à laquelle elle voudrait faire appel en cas de besoin et pourtant ... Comme si ça lui échappait, elle livre son histoire à Firmin : fallait-il qu'elle soit affectée par l'affaire. Il l'écoute, demande quelques précisions, récapitule le tout qu'il note sur un petit calepin et conclut : *appelez-moi vers 17h00, je vais voir ce que je peux faire !*
Elle range les revues qui trainent un peu partout et passe le plumeau à poussière sur les bibelots puis s'en va vers sa mission suivante en entendant Firmin lui répéter : *rappelez-moi vers 17h00, d'accord !* Vantardise sans suites ou réel coup de main, elle ignore la nature réelle de l'intervention de Firmin, mais elle a tellement envie de connaitre le sort qui fut réservé à Sveta.

Une fois ses missions accomplies, elle prend le chemin du retour, mais, cette fois, sans prendre le métro. Non pas qu'elle boude la ligne 2 – direction SIMONIS, mais elle préfère marcher et s'arrêter en chemin pour appeler Firmin en espérant qu'il ait vraiment fait quelque chose.

Elle se laisse descendre vers le petit Sablon d'où, avec la gorge nouée, elle appelle Firmin comme convenu et celui-ci lui dit: *mademoiselle Solène, le premier substitut de monsieur le procureur du roi, qui est un ami, me confirme qu'un prénommé Sveta figure parmi les victimes identifiées de ce réseau de malfaisants ! Il sera en mesure de me préciser demain matin ce qui est advenu de ce jeune homme, donc rappelez-moi demain midi !*

L'idée de remercier Firmin ne lui vient même pas à l'esprit. Elle répond simplement *d'accord, à demain !* Il faut dire que ce qui lui est rapporté ne fait qu'entretenir le doute : est-ce bien de lui dont il est question ? Où est-il à présent ?

***

Mardi chez Alphonsine

C'est plus fort qu'elle, une fois encore il faut qu'elle raconte son histoire et, une fois encore, elle s'entend dire *oh ! mais tu es amoureuse, toi !*

Elle, Solène, surnommée *Solo* serait amoureuse ? C'est aller un peu vite en besogne, mais elle doit bien admettre qu'elle éprouve une émotion jusque-là inconnue. Et curieusement l'admettre, ça lui remet le cœur à l'ouvrage et elle replonge à toute vapeur dans les tâches ménagères que réclame sa mission.
Comme la semaine précédente, elle a droit à sa tasse de thé au gingembre, aux recettes ivoiriennes et à la musique du cap Vert qui arrose le tout (Cesaria Evora).

Un passage chez Alphonsine, ça vous remonte le moral et avec la mission qui l'attend chez Adeline et son petit chien *Pastille,* elle parviendra à patienter jusqu'à midi.

Midi

Bonjour, monsieur, c'est Solène ...

Ah ! Mademoiselle, j'attendais votre appel. *Le dénommé Sveta Sakaradze est effectivement celui que vous recherchez. Les autorités l'ont orienté vers le foyer d'accueil appelé La pierre d'angle sis au numéro 153 de la rue Terre-Neuve*. Il ajoute *« Terre Neuve » pour un candidat à l'exil, c'est plutôt de bon augure !*

La rue Terre-Neuve est à deux pas de la gare du Midi. Ce soir, Solène ne prendra pas la Ligne 2 – direction SIMONIS (en tout cas, pas tout de suite), mais passera par la ligne 4 : une petite infidélité, en quelque sorte !

17h18 Solène arrive tout essoufflée au foyer dit *La Pierre d'Angle,* mais trouve porte close : en été, le foyer n'ouvre ses portes qu'à partir de 21h00. Elle tente bien de frapper à la porte et puis à la fenêtre, mais personne ne répond. Elle questionne les voisins qui ne veulent ou ne savent rien lui dire. Elle essaie de voir à travers le carreau et même à travers l'échancrure de la boîte aux lettres : toujours rien, rien de rien, pas de signe de vie et pas le moindre indice.

Un profond dépit la submerge ...

Assise sur le trottoir, les genoux en tailleur, les coudes posés dessus et le menton engoncé entre les poignets, elle rumine le souvenir de Sveta et les pensées qui l'accompagnent.

Sur le trottoir d'en face, deux marmots jouent à une sorte de marelle, sautent à cloche-pied puis s'esclaffent après avoir enchainé quelques pas. Soudain, l'un d'entre eux (qui semble gagner la partie) lève les bras en signe de victoire et poursuit en imitant un joueur d'accordéon. Aurait-il vu Sveta jouer de l'instrument, l'aurait-il entendu ?

Solène se relève et s'approche des enfants. En fronçant légèrement les sourcils, elle mime à son tour un accordéoniste puis lui dit : *il y a quelqu'un qui joue de ça ici ?*
Sans dire un mot, le gamin montre la porte du foyer de l'index.
Elle : *Tu l'as vu, un garçon très grand et un peu blond ?*
Lui : *Oui*
Elle : *Je le cherche : quand l'as-tu vu, dis-moi ?*
Lui : *Hier soir, il à joué pour nous ...* il a dit *demain, je pars ailleurs !*

Quel demain, quel ailleurs ? *Quelle merde !* s'exclame Solène.

Alors qu'elle se remémore une fois de plus la scène de la station ROGIER, une idée surgit : et si, ici aussi, il avait laissé un message à mon attention ?
L'idée est farfelue, mais, à défaut d'en avoir une meilleure ... Solène se lance à la recherche d'indices que pourrait lui avoir laissé Sveta. Elle examine méticuleusement la façade du foyer comme celles des maisons adjacentes, regarde dans chaque recoin du trottoir, sur et sous le banc public qui trône là, mais, rien !

Les mouflets qui la regardaient faire son petit manège s'approchent et l'un d'eux lui dit c'est une devinette : *dis-le nom d'une station de métro !* Solène, éberluée, répond aussitôt ROGIER ! Le gamin esquisse un sourire et sort de sa poche un papier plié en quatre *il a dit de te le donner si on te voyait !*

Un tsunami d'émotions l'envahit. Elle soulève le gamin du trottoir et l'embrasse trois fois de suite alors que son copain réclame le même sort : *et moi alors, mon bisou !?*

Encore trois bisous de plus (pour le second gamin) puis elle déplie nerveusement le précieux billet sur lequel est écrit dans un français très approximatif *otre jedi a metro* qu'elle comprend immédiatement comme une proposition à venir le retrouver jeudi prochain à ROGIER , la station de métro de leur première rencontre.

Le joie de le revoir et l'impatience d'arriver à jeudi s'entrechoquent : quarante-huit heures de plus à languir, c'est long. Le bonheur s'amuserait-il donc à la voir souffrir ?

Solène quitte la rue Terre-Neuve pour rentrer chez elle ... à pied. Avant de passer le coin de la rue , elle jette un dernier regard en direction des enfants qui ont repris leur jeu en fredonnant l'air de la chanson *accordé – accordé – accordéon ...*

Une averse passagère vient lui caresser le visage et se mêler aux quelques larmes de joie qu'elle ne peut contenir et qui coulent sur ses joues : trop d'émotions en un jour, sans doute.

Sans rien savoir du chemin qu'elle vient d'emprunter (elle était dans ses rêves), elle arrive rue de Normandie émue et exténuée. Elle ne sait encore rien de ce garçon qu'elle n'a vu que durant peu de temps. D'ailleurs, n'est-ce pas plutôt de l'accordéon qu'elle se serait éprise ...

Jeudi, c'est la panique à bord : la radio annonce qu'une grève vient de débuter à la STIB[(1)]. Non seulement les véhicules ne circulent pas, mais en plus les grévistes bloquent tous les accès aux stations. Pourquoi aujourd'hui, pourquoi justement aujourd'hui : c'est trop injuste.

La grève amène son lot de complications dans la journée de travail de Solène qui doit effectuer la plupart de ses déplacements à pied. Il y a bien les bus De Lijn[(2)] qui roulent et qui permettent de réduire quelque peu l'impact de cette grève sauvage, mais, pas de quoi crier *Victoire.* Elle a la rage au ventre et répète : *une grève aujourd'hui, c'est vraiment trop injuste.*

Pourra-t-elle retrouver Sveta aux abords de ROGIER ?

(1) *STIB est la société de transports publics bruxelloise*

(2) *De Lijn est le réseau flamand de transports en commun dont certains véhicules desservent Bruxelles*

Jeudi 18h17

Solène a bouclé sa journée de travail et couru vers le bas de la ville et dès l'approche de la place Rogier, l'accordéon se fait entendre, plus vif, plus fort, plus coloré, plus tous les superlatifs qu'on trouve au dictionnaire .

Pas de doute, c'est lui qui joue, c'est Sveta : il est là !

Assis sur l'étui de son accordéon, ses bras semblent danser à chaque mouvement ample que réclame l'instrument pour donner de la voix. Et de la voix, il en donne d'autant plus qu'il l'a voit arriver. Elle rayonne, elle resplendit, elle pétille et voudrait lui sauter au cou, mais elle laisse couler la musique sans l'interrompre. Elle s'assoit simplement en face de lui, à même le trottoir et le dévore des yeux autant que des oreilles. La scène dure encore et encore et ils se baignent tout entier dans la musique et la magie de ces retrouvailles.

Quel jour était-il ? Quelle heure était-il ? Nul ne le sait vraiment !

Il parait qu'une fois la grève terminée, ils ont pris le métro de la Ligne 2 – Direction SIMONIS. Un métro qui, ce jour-là, les mènerait sans doute beaucoup plus loin ...

Deuxième partie : au-delà de la station

Avec l'odeur de l'autre qui habite ses draps, Solène, encore tout engourdie de sommeil, rejoint lentement le monde un peu sévère des êtres éveillés. Un brin de nostalgie la traverse : elle pense à l'arôme du café et celle du pain grillé qu'ils aiment tant partager le matin en s'attardant un peu. Elle pense au parfum que la douche matinale vous laisse sur la peau sans ôter cependant le petit goût *fleur de sel* d'une longue nuit d'amour : Sveta lui manque déjà !

***

Bien qu'il ne soit parti que depuis quarante-huit heures, il lui manque. Mais, pas le choix : il devait s'y rendre. Se rendre à Jihlava, petite ville de Bohème située à une centaine de kilomètres au sud de Prague pour y accomplir d'importantes formalités.

En effet, dans la foulée de ce que l'on a appelé l'affaire de *la filière russe* et les multiples démarches administratives qui s'en suivirent, Sveta découvrit qu'il bénéficiait de la double nationalité russe et tchèque. Si la première lui est de peu d'utilité dans le cas présent, la seconde est précieuse : en tant que citoyen tchèque, il devient ressortissant de l'Union européenne et peut ainsi prétendre à un droit régulier au séjour en Belgique. Hors, le jeune homme un peu bohème (au moins par sa mère, serait-on tenté de dire) est aujourd'hui gagné par une sourde envie de sédentarité à Bruxelles ... dans les bras de Solène.

Sveta Sakaradze est bel et bien de père russe (bien que son nom soit géorgien), mais de mère tchèque. En 1992, lors de la scission du pays, sa mère eut la sagesse de faire renouveler ses droits de nationalité devenue thèque non plus tchécoslovaque. Ceci lui fut particulièrement utile le jour où elle décida de retourner là-bas après que son mari l'eut quittée. Elle y vit aujourd'hui et y tient une petite mercerie au charme désuet.

Lui, depuis plus de six ans et son départ pour l'Ouest, n'a plus vu ni sa mère ni son père aujourd'hui décédé. Il ne les a plus vus depuis le jour de sa désertion du logis familial. Le temps où leurs querelles de couple étaient à leur paroxysme alors qu' il était incapable de jouer à l'arbitre ou de prendre parti pour l'un plutôt que l'autre : il avait fui. De ce moment-là, lui reste une profonde tristesse mêlée de culpabilité causée par ce départ qu'il vit encore comme un acte empreint d'une grande lâcheté. Il n'avait pourtant que 16 ans.

Aujourd'hui, Sveta est un jeune adulte qui rêve de construire sa vie plutôt que de la subir, mais se défaire du poids du passé reste bien difficile. Ainsi, le désir de revoir sa mère se mêle à la crainte de raviver le souvenir de disputes incessantes ou pire, l'image de ce visage émacié de souffrance et d'angoisse qu'elle affichait à l'époque où les coups concluaient les disputes. Des scènes qu'il s'est juré de ne plus jamais revivre, de ne jamais infliger à celle qu'un jour il aimerait le hantent encore aujourd'hui ...

À l'approche de Prague, des choses plus légères lui viennent à l'esprit :

- A quoi ressemble-t-elle aujourd'hui ?
- Va-t-elle me reconnaitre moi qui n'étais alors qu'un adolescent timide et boutonneux ?

Dès que l'avion s'est posé, Sveta doit reléguer ses cogitations au second plan pour sortir de sa poche celui qu'il a méticuleusement préparé pour le voyage. Il n'est jamais venu à Jihlava pas plus qu'à Prague et doit s'orienter dans le dédale des sorties de l'aéroport pour trouver la ligne de bus qui le mènera vers sa destination.

Entre *Prague-Ruzyne Airport – Terminal 3* et Jihlava il devra changer trois fois de bus et arrivera, selon les horaires officiels consultés, deux heures et quarante-huit minutes plus tard. Le premier véhicule est un bus moderne offrant tout le confort habituel d'un bus moderne. Le second est tout à fait quelconque. Le troisième, lui, est franchement plus ... *rustique* ...
Au fur et à mesure qu'il progresse vers sa destination, il découvre de vastes paysages verdoyants où le gibier règne à profusion : les campagnes de bohème sont superbes. Il traverse également de nombreuses localités qui, pour la plupart, conservent le charme authentique de cette belle région d'Europe de l'Est. Ici, la chape de plomb sous laquelle le pays a vécu à l'ère soviétique ne transparait guère si ce n'est par la présence encore importante de véhicules russes datant d'un autre âge. Une sorte d'anachronisme qui amplifie d'autant l'effet de dépaysement et le charme du voyage. Il se laisse bercer par le rythme du trajet en pensant à Solène : un jour, je referai le voyage avec elle !

Après une heure de tram et métro, une heure et demie d'avion, trois heures et vingt minutes d'autobus (soit bien plus qu'annoncé), Sveta arrive à Jihlava. Il débarque du bus avec son sac à dos qu'il dépose par terre. Il s'étire un peu en bâillant puis écarquille les yeux et découvre l'endroit : une place assez vaste bordée de maisons sur trois côtés et d'un édifice religieux sur le quatrième. Les façades sont colorées de tons pastel et ressemblent parfois à des décors de théâtre ou de cinéma. Un tramway aux couleurs rouge et beige circule entre la place et l'artère principale modérément animée à cette heure. Parmi les passants qui vadrouillent et les pigeons qui déambulent entre leurs jambes en picorant Dieu sait quoi, des cyclistes slaloment nonchalamment apportant à l'endroit ainsi un petit air décontracté.

Trêve de contemplation, il doit encore trouver l'adresse où habite sa mère et s'y rendre à pied. Heureusement, la ville est traversée par la rivière du même nom qu'elle (Jihlava) ce qui l'aide à s'y orienter. Toutes les rues et leurs noms sont aux accents du pays *Havlickova, Fritzova, Chlumova, ...* Du coup, voir indiqué *Park Legionaru* à l'angle d'une rue devient comme un répit pour celui qui ne connait pas la langue.

Au fur et à mesure qu'il se rapproche de chez sa mère, il voit le trac monter en lui et s'ajouter à la fatigue du voyage qui commence à se faire ressentir. Il arrive à destination, au *192 Uvoz* : façade ocre rose et porte à doubles venteaux peinte en mauve, il y est.

Le temps de trouver *Sdenka Kucerova* (le nom de sa mère) parmi la flopée de noms qui figurent sur les rangées d'étiquettes alignées sur la porte et il actionne le bouton de la sonnette. Une fenêtre de l'étage s'ouvre et il entend *Přijdu za chvíli* (j'arrive tout de suite) . En une fraction de seconde, Sveta se sent traversé par une intense émotion : c'est la voix de sa mère qu'il entend, c'est la langue de sa mère, c'est elle, sa mère ! Et dès que la porte s'entrouvre, le temps se suspend durant quelques secondes : on les voit figés l'un et l'autre, les yeux grands ouverts et les lèvres pendantes avant qu'ils ne se fondent dans les bras pour une longue étreinte ponctuée de baisers et de *můj syn, moje dítě* (*mon fils, mon enfant*) auxquels répondent en écho des successions de *maminka* (*maman*).

Durant ces instants d'une rare intensité, Bruxelles, l'accordéon, la ligne 2 direction - Simonis et même Solène, ont cessé d'exister. Mais seulement durant quelques instants ...

***

Nul doute que *Maminka* ait douze mille questions à poser à son fils, mais elle n'en pose aucune. Elle le regarde dans ce qu'il a d'identique ou ce qu'il a de changé, dans les traits du visage, dans les attitudes, dans la voix ... Lui aussi la dévisage et voit parfois resurgir des images enfouies dans le tréfonds de sa mémoire. Ensuite, il regarde les pièces de l'appartement, les meubles, les objets dont certains qu'il reconnait. Ensemble ils paraissent retisser tout un temps de carence et se construire un pont entre hier et aujourd'hui.

La soirée se prolonge autour d'un repas simple fait de plats dans lesquels ils picorent tout en s'apprivoisant : six ans, un divorce, le décès de son père, un retour au pays pour elle, un exil pour lui, c'est long et c'est lourd.

Sans le quitter des yeux, elle se lève pour mettre un CD dans le lecteur qu'elle allume. Dès les premières notes, Sveta s'exclame en français *oh ! ça faisait si longtemps* qu'il traduit un peu difficilement en tchèque par *ach už to bylo tak dlouho* : c'est un disque où Magdalena Kozena interprète des chansons russes de son enfance empreintes de cette mélancolie typiquement slave. Est-ce la voix de la mezzo-soprano ou les airs qu'elle chante qui lui donnent la chair de poule ? Il est des émotions qui vous bouleversent en vous faisant du bien : *děkuji mami (merci, maman !).*

Il est plus de minuit et il leur faut dormir : demain il fera jour ...

***

Rempli de cette douce énergie que vous donne l'air frais du matin, vivifié par l'odeur d'herbe humide qui monte du jardin, Sveta pense à Solène. Il l'imagine près de lui, contre lui et lui parle intérieurement. Grâce à ce voyage, ils pourront vivre le amour sans la crainte de se faire expulser.

Ce matin, la peur des retrouvailles avec sa mère s'est évanouie et il se sent plus grand, plus fort, plus amoureux et très impatient de lui parler d'elle, mais *Maminka* est déjà partie vers sa boutique.

En attendant ce moment, il repasse une fois, deux fois, dix fois le CD de Magdalena Kozena et s'imagine tenant son accordéon dans les mains et jouant avec elle. Tout à coup, il se souvient qu'il n'a pas rebranché son téléphone portable au sortir de l'avion. Il se précipite sur l'appareil et l'allume, mais l'écran indique *batterie faible* puis s'éteint à nouveau. Comme les ennuis viennent rarement seuls, il s'aperçoit dans la foulée qu'il a oublié d'embarquer le chargeur dans ses bagages : il peste de rage.

Malgré le généreux soleil de septembre qui inonde la bohème, un temps d'orage voudrait-il s'immiscer entre lui et sa belle ?

A Bruxelles :

Dans l'insoutenable attente d'un appel de Sveta, Solène a tenté de faire passer le temps en se saoulant à grands coups d'émissions télévisées sans intérêts qui parlent de bonheur en poudre et d'amour lyophilisé. Pas de quoi changer le chagrin qui la submerge en affects déshydratés : les larmes sont les plus fortes et lui donnent le *La*.

Elle imagine des scénarios divers allant du plus anodin au pire : sa carte SIM hors d'usage , son Gsm perdu, l'absence de réseau ou qui sait, l'agression violente qu'auraient pu lui faire subir quelques brutes de là-bas. Elle tripote nerveusement son portable, en regarde constamment l'écran au cas où un message lui parviendrait, tapote sur le clavier pour la ixième fois le même texto qu'elle n'ose plus envoyer.

A Jihlava :

Sveta s'agite. Il enfile une veste et fonce à la recherche d'un commerce où acheter un chargeur. Hélas, les boutiques sont peu nombreuses dans ce quartier : un chapelier dans le bout de la rue, une épicerie peu achalandée juste au coin, la vitrine d'un artisan qui construit de marionnettes un peu plus loin, mais pas l'ombre de ce qu'il lui faut.

Il aimerait s'informer auprès d'un passant, mais il ne parle pas tchèque et il sait que parler russe n'est toujours pas bien accueilli par ici. Il se risque à demander *centre, centrum ?* à trois dames qui papotent à l'angle de la rue. Elles semblent comprendre et, agitant toutes le bras dans la même direction, lui indiquent le chemin en scandant en chœur *do centra města, ano, ano* (le centre-ville, oui, oui !). Il marche, il trotte, il court à se mettre en sueur et se serine intérieurement *pardonne-moi, Solène, pardonne-moi, excuse-moi !*

La ville n'est pas très grande. Il parvient assez vite dans ce coin que les dames nommaient *do centra města* et espère y trouver un peu plus qu'une église et un bureau de poste. Heureusement, les commerces sont plus nombreux dans le centre de la ville et en contrebas de la place, un petit magasin nommé *Bazar* (un mot facile à comprendre par tous) propose des téléphones portables et accessoires de toutes les marques connues : il y trouve le chargeur dont il a tant besoin.

Sveta trépigne d'impatience et demande au commerçant pour tester l'accessoire avant de l'acheter (ce qui n'est qu'un prétexte pour lui permettre de relever ses messages sans plus attendre). Il y en a trop : une cascade de SMS qu'il ne peut prendre le temps de lire ici. Il se contente d'envoyer un *je t'aime et je t'appelle dans une heure* puis règle son dû et sort de la boutique les yeux toujours rivés sur le petit écran de l'appareil qui à nouveau s'éteint (charge trop faible).

A Bruxelles :

Solène est sous la douche et n'a pas entendu le signal d'arrivée d'un nouveau message. D'ailleurs, elle n'ose presque plus regarder son portable qui est resté obstinément muet depuis bientôt trois jours.

A Jihlava :

Sveta a regagné l'appartement de sa mère et mis son appareil en charge tout en consultant la longue liste des messages reçus. Il en retient surtout l'inquiétude dans laquelle sa distraction a pu plonger Solène. Il l'appelle, mais n'obtient que sa boîte vocale sur laquelle il laisse un laconique *je te rappelle dans dix minutes*. Neuf minutes plus tard, il répète la manœuvre pour un même résultat et s'inquiète à son tour. La scène n'est pas sans rappeler celle de leur chassé-croisé dans les rues de Bruxelles ...

Enfin, est-ce à Bruxelles où à Jihlava qu'une sonnerie a retenti en premier et qu'un téléphone fut enfin décroché, on l'ignore et qu'importe ! Ces deux villes qui se trouvaient à des années-lumière l'une de l'autre sont devenues toute proches : ils se parlent, se bécotent et se caressent de soupirs, de silences et de mots. Bref, ils s'aiment.

Voici déjà midi et *Maminka* est de retour pour le déjeuner (ici en été, les boutiques ferment souvent leurs portes entre douze et seize heures) alors, Sveta écourte sa conversation téléphonique par un *je te rappelle dans une heure - tu me manques déjà.*

Inutile d'avancer la moindre explication à sa mère qui a tout deviné en voyant la façon dont son fils chuchotait au téléphone. *Et comment s'appelle-t-elle* lui dit-elle en souriant. Pour Sveta, parler de Solène à sa mère était une bonne manière pour parler aussi de lui, pour se raconter à travers elle. Et tout fut dit : l'accordéon dans le métro, le départ entre deux agents de sécurité, le refuge pour sans-abris et bien sûr, la suite ...

Mais, pas question de se laisser surprendre par l'heure qui tourne, il doit la rappeler comme promis et il le fait : *je suis avec ma mère à qui j'ai tout raconté !* Puis, le sourire aux lèvres, il enchaine en disant *attends, je te la passe !* C'est alors que deux femmes qui ne se connaissent pas et ne parlent pas la même langue se retrouvent suspendues chacune au téléphone, désireuses de se parler, mais sans savoir rien se dire ... Sveta, s'amuse de la scène et leur dit à haute voix *faites-vous un bisou, ça marche dans toutes les langues !* Sa mère se risque à glisser quelques mots dont Solène ne peut comprendre l'exacte signification, mais le ton de sa voix en dit long : elle entend une femme douce, sensible, émue. Solène, à son tour dit quelques mots en français suivi d'une expression russe souvent entendue dans la bouche de Sveta d'un *do skoroy vstrechi* qui signifie *à bientôt.*

Sveta reprend l'appareil et les commandes de la conversation dont la teneur importe peu : l'essentiel est ailleurs ...

***

Lui et sa mère se diront bien des choses au cours de jours suivants. Bien plus qu'il n'est possible d'en rapporter ici. Mais il est temps d'accomplir les formalités administratives pour lesquelles il est venu. Il lui faut ce qui tient lieu de livret de mariage de ses parents et preuves de ses propres origines.

Patronyme d'origine géorgienne, père russe et mère tchécoslovaque, Sveta est né ici à Jihlava où son père exerçait des fonctions de conseiller militaire (ce qui, à l'époque, devait équivaloir à des fonctions d'agent de renseignements pour compte de l'URSS). Dès après sa naissance, son père fut rappelé à Moscou avant d'être envoyé à Pskov, ville proche de la mer baltique où la famille vécut jusqu'au moment du divorce. C'est donc bien ici qu'il trouvera les documents nécessaires à la reconnaissance de sa (demi) nationalité tchèque.

Sa quête de ces précieux papiers débute et, à sa grande surprise, il découvre le sens développé du service et l'amabilité dont font preuve les fonctionnaires locaux. Ainsi, alors que le formulaire *machin-truc n° 122* qu'il était supposé amener lui fait défaut, l'employé s'efforce d'en trouver un autre qui puisse s'y substituer. Ou encore, quand le cachet qui figure sur le formulaire *machin-bazar n° 175* est partiellement effacé (ce qui, pour certains, en oblitère la validité) l'employé n'oppose qu'un bref commentaire *leur encre est de mauvaise qualité, là-bas !* mais l'accepte en l'état avec l'air de lui dire *je ne vais pas vous renvoyer à Bruxelles pour si peu !*

Il est bien loin de la bureaucratie maladive caractéristique des fonctionnaires russes dont la grande spécialité était de vous renvoyer toujours vers un autre bureau généralement fermé à la même heure pour y chercher l'autorisation de revenir à votre point de départ afin d'y introduire votre demande !!! Loin aussi de la froideur et de la rigidité des fonctionnaires belges du service des étrangers pour qui la notion de *service*, est toute relative.

Mais, la serviabilité et la gentillesse des fonctionnaires locaux ne constitue pas l'unique surprise de la journée : le livret de famille dont il a dû se munir pour effectuer ses démarches mentionne, l'existence d'une personne dont il ignore tout. Deux prénoms féminins *Zora, Radoslova* sont inscrits à côté d'une date de naissance qui précède la sienne d'à peine plus de onze mois. C'est pour lui une bien étrange découverte à propos de laquelle il ne manquera pas de questionner sa mère.

C'est ainsi qu'à la fin du dîner, la veille de son départ pour Bruxelles, il interroge sa mère qui, la gorge serrée, d'une voix à peine audible souvent entrecoupée de sanglots, livre son récit :

Son père et elle vivaient à Pskov, lieu de sa première affectation, quand elle fut enceinte d'un premier enfant. C'était une fille qu'ils avaient choisie de Prénommer *Radoslova,* mais dont le premier prénom fut finalement *Zora* pour répondre aux vœux de sa belle-mère. L'accouchement s'annonçait difficile et malgré l'insistance de Sdenka pour accoucher à Moscou où à Jihlava (l'hôpital y jouissait d'une excellente réputation) son mari imposa de rester à Pskov et d'y recourir au service des médecins militaires : une fatale erreur. L'accouchement se fit tant bien que mal, mais les soins au bébé furent tellement déplorables que Zora y décéda deux jours plus tard sans aucune explication ni commentaire des médecins.

Ton père et moi voulions vraiment un enfant et tu es arrivé rapidement. Cette fois, j'obligeais ton père à m'accompagner ici pour t'y mettre au monde, ce qui fut fait. Tout c'est bien passé et nous t'avons appelé *Sveta* qui veut dire *la lumière.*

Dix-huit mois après ta naissance, je fus à nouveau enceinte, mais ton père m'affirma que les services de l'hôpital militaire s'étaient améliorés et que rien ne justifiait que je parte plus loin.

Au fil du temps, il était devenu très autoritaire et je n'ai pas osé m'opposer à ce qui sonnait clairement comme un ordre. Ce fut, hélas, une autre fatale erreur. Je n'ai pu mener ma grossesse jusqu'à son terme et, en l'absence d'un service de néonatalogie digne de ce nom, le bébé né alors que je n'étais qu'au septième mois de gestation mourut dans une couveuse défectueuse. Il ne fut même pas officiellement inscrit au registre de la population par l'administration. Fataliste, elle ajoute *s'était fréquent, en ce temps-là !* Puis elle conclut à la suite d'un très profond soupir *ton père et moi n'avons plus cessé de nous disputer depuis lors.*

Sveta, l'enfant sensé à être *lumière* au sein de sa famille était né et avait grandi à son insu entre deux ombres.

***

Demain, il quittera la *Mamimka*, Jihlava et cette terre de bohème pour retrouver Solène. Mais pour l'instant, il est encore attablé face à sa mère et devant des assiettes qu'ils n'ont pu vider qu'à moitié. Il a posé sa main sur celle de sa mère et dit avec tendresse *je m'appelle Sveta, mais c'est toi qui m'éclaires !* Quelques larmes perlent au bord de leurs yeux alors que leurs oreilles et leurs âmes s'emplissent des chansons russes sorties du CD de Magdalena Kozena.

Mercredi, sur la porte de la mercerie on peut lire *dnes zavreno* (fermé aujourd'hui) : elle accompagne Sveta jusqu'à Prague et son fameux *Ruzyne Airport – Terminal 3* d'où il s'envolera pour Bruxelles et rejoindra Solène. Ils trainent encore un peu dans les boutiques de l'aéroport, elle achète un cadeau pour celle qu'elle ne connait qu'à travers le récit de son fils et des quelques secondes de *conversation* qu'elles ont eues au téléphone. L'heure tourne : il est 18h05, l'heure de se présenter à la porte d'embarquement.

La scène qui suit est d'une totale banalité pour celui qui la regarde et d'une grande intensité pour ceux qui la vivent : Ils s'embrassent, peinent à se séparer, se repoussent, se retiennent et se promettent de se revoir bientôt (six ans, c'était trop long) : *Do skoroy vstrechi Mamimka !*

***

Bruxelles, rue de Normandie à 23h45 :

Ils sont ensemble, blottis l'un contre l'autre. Ils se sont déjà raconté presque tout et ont encore cent mille autres choses à se dire, mais la fatigue est là et surtout l'envie d'aller au lit. Cette folle envie de retrouver l'odeur de l'autre près de soi sous les draps et le goût *fleur de sel* d'une longue nuit d'amour.

Solène et Sveta se laissent lentement glisser dans les bras de Morphée ...

***

Troisième partie : octobre est encore doux, même à Watermael-Boitsfort

Les visites de Solène à sa mère sont devenues plus rares, mais néanmoins plus riches. Une forme de complicité nouvelle s'est installée entre les deux femmes qui aiment se retrouver de temps à autre pour chipoter ensemble, rempoter des fleurs du jardin, trier des vêtements de la grande penderie, etc.

Aujourd'hui, elles papotent dans la cuisine tout en se préparant un waterzooi de volaille :

- *Maman, te souviens-tu du surnom que me donnaient mes copains de classe ?*
- *Oui, je me souviens, ils t'appelaient Solo !*
- *Et bien dorénavant, ils devront m'appeler Duo !*
- *Ah ! Explique-moi, ma chérie !*
- *T'expliquer, t'expliquer, mais ça ne s'explique pas ces choses-là* (grands éclats de rire). *Il est beau et je l'aime, c'est tout* !

Sa mère secoue la tête en disant *eh bien toi ... il ne va pas m'appeler belle-maman, j'espère. Moi, c'est Justine !*

Maman, on en est pas encore là dit Solène qui poursuit *aimerais-tu le rencontrer ?*
Sans attendre la réponse, elle enchaine en *disant il faut que je te raconte ...*

Comme l'avait fait Sveta avec sa propre mère, Solène raconte à la sienne l'histoire de leur rencontre : l'accordéon dans le métro, le départ entre deux agents de sécurité, le refuge pour sans-abris, leur chassé-croisé dans la ville et bien sûr, ce qui s'en suivit.

Sa mère ne l'interrompt que pour placer un *oh ! moi qui adore l'accordéon !* avant que Solène n'en arrive à raconter ce que Sveta avait découvert là-bas : l'histoire du mariage de ses parents, des grossesses, de la mort des bébés, des disputes et des coups jusqu'au jour du divorce.

Après un bref silence, elle en arrive à ce qui la turlupine et qu'elle voudrait entendre de la voix de sa mère *s'il te plait maman, parle-moi de mon père !*

***

Solène n'a pas le moindre souvenir d'un père. Elle se souvient d'avoir toujours vécu avec une mère et rien qu'avec une mère. Vivre seule avec sa mère était pour elle une chose naturelle et n'appelait aucune question ni réflexion particulière. Oh ! bien sûr, à l'école autrefois ... mais, c'est de l'histoire ancienne : elle avait surmonté les railleries occasionnelles sans trop de difficulté.

Jusqu'à ses dix-huit ans, leur vie à deux s'était déroulée gentiment, sans heurts et sans éclats. Une vie un peu morne, mais pas malheureuse. En fait, cette vie qui lui semblait avoir été basée sur un pacte implicite de non-agression dans laquelle on ne parlait ni du père ni du passé. En guise de contrepartie, on ne se fâchait pas d'une mauvaise note à l'école ni d'une bêtise à la maison : une sorte de paix froide, en somme.

Aujourd'hui, il en va tout autrement. Elle a bien compris que pour se construire, pour se construire vraiment, elle doit disposer de toutes les pièces du puzzle qui composent son histoire. Elle devine qu'en interrogeant sa mère à ce propos, elle rompt le pacte , elle brise un tabou et menace l'équilibre sur lequel fut menée leur vie à deux.

Qu'importe ! Aujourd'hui il n'est plus question de laisser quiconque escamoter un morceau de sa vie. Elle renouvelle sa demande avec plus d'insistance: *maman, s'il te plait, parle-moi de mon père !*

Justine incline un peu la tête et esquisse un timide sourire puis d'une voix assurée lui répond :

Ma chérie, te parler de ton père ça revient à te parler de moi : lui je ne l'ai que très peu connu. Je me doutais bien qu'un jour tu me poserais des questions, que tu voudrais savoir. Je ne savais pas comment je m'y prendrai pour te répondre le jour venu. Comment te raconter cette insouciance qui m'entrainait joyeusement dans le bras d'un garçon à peine plus âgé que moi (je n'avais que 17 ans). Comment te raconter les jeux de découverte de nos corps auxquels on s'adonnait, te parler de notre naïveté, de nos émois ? Un jour, sans comprendre le comment du pourquoi, je fus enceinte ... de toi.

Il s'appelait Barry Mc Lucas comme son père fonctionnaire irlandais auprès de la Commission européenne. Il était gentil garçon, avait le visage rond et bien fourni en taches de rousseur, et que te dire de plus ?

Solène intervient : *et quand il a su que tu étais enceinte, qu'a-t-il fait ?*

Nous étions jeunes, tellement jeunes ... dit sa mère qui poursuit *son père lui interdit de me revoir et le fit repartir en Irlande dès la fin de l'année scolaire. Ma mère, elle, voulut m'imposer le recours à une faiseuse d'anges ... mais elle y a finalement renoncé.*

Tu sais ma chérie, nous n'étions même pas vraiment amoureux l'un de l'autre, mais simplement des amis, complices qui voulaient découvrir un aspect de la vie ... je ne comprenais qu'à moitié ce qui m'arrivait.

C'est à partir du quatrième mois de grossesse que mon envie d'avoir un bébé, mon envie de toi a commencé de grandir au même rythme que mon ventre qui enflait de jour en jour. Ma grossesse fut, jusqu'au jour de ta naissance source d'un immense bonheur : j'étais toujours aussi insouciante, je crois.

Depuis que tu es venue au monde, ma complice, ce fut toi ! Bien sûr, j'ai connu des moments de blues et la présence d'un homme m'a manqué plus d'une fois, mais enfin ...

Solène se tait, elle reste pantoise et perplexe à la fois. L'histoire de sa mère est simple, belle et un peu triste, mais ne comporte pas de terribles secrets, pas de sordides aventures, pas de drames ni de sanglots : rien qu'une histoire simple, presque banale. Son récit est comme l'avait été toute leur vie à deux : simple, gentil, sans heurts et sans éclats.

Encore un long silence puis, Solène soupir en haussant les épaules et dit *je ne sais pas grand-chose de plus à propos de mon père, mais, au moins, je sais à qui je dois mes taches de rousseurs et mon goût pour la bière !*

Elle s'approche de sa mère l'embrasse et reste collée à sa joue toute une éternité. Puis, la soirée continue autour du waterzooi et d'un verre de vin blanc, tout simplement.

***

Sur le trajet du retour et sa Ligne 2 direction - Simonis, c'est la chanson *La ligne droite* **(1)** qui lui trotte dans la tête

On ne s'attend pas au bout d'une ligne droite:
Tu sais, il faudra faire encore des détours
Et voir passer des jours et des jours,
Mais sans que rien ne vienne éteindre notre hâte.
...

Bien qu'impatiente de retrouver Sveta, Solène comprend désormais que sa vie amoureuse ne sera pas qu'une simple ligne droite. Qu'elle sera plutôt une sorte de navette entre ce qui l'a forgé et ce qu'elle en attend : faite de trajets et de correspondances que l'on rate parfois, mais que c'est bien ainsi que va la vie. Solène est amoureuse et devenue adulte.

(1) *Chanson écrite par Georges Moustaki qu'il interpréta en duo avec Barbara*